



Le personnage-référentiel comme composante de la lisibilité sémiotique

Noëlle Sorin

Université du Québec à Montréal

Devant les limites de la lisibilité linguistique et de la compréhensibilité, nous proposons un nouveau concept de lisibilité, la lisibilité sémiotique, dont l'objet est le texte narratif et sa capacité à se faire comprendre. Cette lisibilité s'élabore à partir de plusieurs composantes narratives et discursives dont l'une d'elles est le personnage. Le personnage possède indéniablement un statut sémiotique. Cette constatation l'éloigne certes d'une approche historique, psychologique, psychanalytique ou sociologique, encore prégnante en littérature, mais, considéré comme signe, il nous intéresse en tant que catégorie participant de la signification, particulièrement dans les romans de la littérature de jeunesse.

La lisibilité sémiotique

Les sémiotiques de Greimas et d'Eco nous ont fourni le cadre de référence pour expliquer la lisibilité comme étant ce passage d'une écriture vers la lecture, tel qu'identifié par Bourque (1986, 1990), mais saisi ici comme le passage d'un parcours génératif (celui de Greimas, 1966) vers le parcours interprétatif (celui d'Eco, 1979), c'est-à-dire le passage d'un texte défini selon son mode de production vers le lecteur modèle défini selon son mode d'interprétation.

La lisibilité sémiotique (Sorin, 1996) désigne ce lieu d'intégration du parcours génératif et du parcours interprétatif : le parcours génératif avec ses niveaux de structures de sens et les composantes textuelles qui leur sont associées ; et le parcours interprétatif, qui est celui du lecteur modèle, c'est-à-dire la stratégie textuelle correspondant au rôle attendu du lecteur, à son rôle tel qu'institué par le texte. Cette démarche d'interprétation est promue par le texte comme autant d'opérations cognitives et langagières, qui participent de son élaboration et qui permettent au lecteur d'actualiser ces mêmes structures de sens et de reconstruire le texte dans sa signification.

La lisibilité sémiotique est un processus textuel à l'intérieur duquel le texte, à travers ses niveaux de structures et tout un réseau de composantes et d'opérations, génère des interprétations prévues dans sa stratégie, menant ainsi le lecteur modèle à l'interprétation globale (Figure 1, extrait de Sorin, 1996 : p.359).

Comme la lisibilité sémiotique s'articule selon les trois niveaux de structure textuelle reconnus par la sémiotique, nous avons donc la lisibilité narrative pour les niveaux sémio-narratifs profond et de surface, et la lisibilité discursive pour le niveau discursif.

On reconnaît à la lisibilité sémiotique dix composantes interreliées, cinq appartenant à la lisibilité narrative, telles que : le parcours narratif, la structure actantielle, le schéma narratif, la structure idéologique et la structure axiologique, et cinq composantes appartenant à la lisibilité discursive : le parcours figuratif, la configuration discursive, le rôle thématique, le personnage et l'énonciation/énoncé.

Par ailleurs, la lisibilité sémiotique d'une œuvre littéraire est fonction, d'une part, de l'écart entre les composantes de l'œuvre et une certaine normalité admise, liée à ces mêmes composantes, normalité mise surtout en évidence par Hamon (1974). D'autre part, pour le lecteur, la lisibilité sémiotique est tributaire de l'écart entre les habiletés cognitives et langagières qu'exige l'œuvre et la compétence individuelle, définie par le degré de maîtrise de ces habiletés, donc de l'écart entre le lecteur modèle et le lecteur empirique.

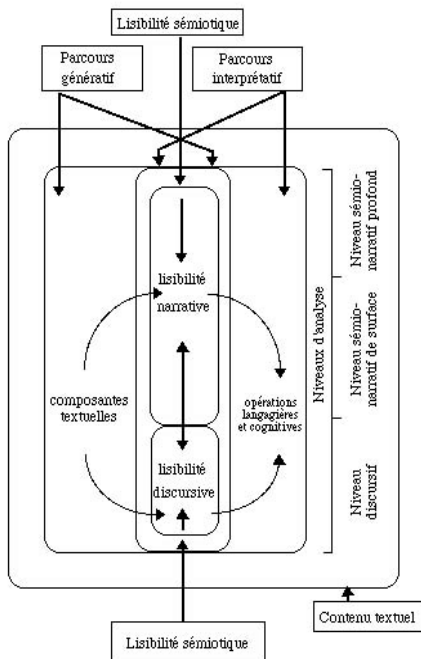


Figure 1 : La lisibilité sémiotique (extrait de Sorin, 1996 : 359)

Enfin, pour un récit donné, grâce aux procédures de l'analyse sémiotique, il est possible, entre autres, de mettre en perspective les différentes composantes et catégories de sa lisibilité sémiotique en regard de cette normalité que nous venons d'évoquer. Ceci permet de repérer les conformités, mais surtout les variantes et les écarts à la norme, qui confèrent au texte des difficultés, c'est-à-dire une certaine illisibilité.

Cependant, notre conception de la lisibilité valorise l'écart en ce sens que notre modèle, dans son application, tient compte des différentes difficultés identifiées pour en faire un objet d'apprentissage. De plus, les écarts, les variantes, sont souhaitables car, en littérature de jeunesse, le

danger à tendre vers la normalité, jusqu'à s'y confondre, engendre des romans de grande consommation, stéréotypés et trop peu littéraires.

Notre modèle de lisibilité est donc un modèle textuel intégratif qui rend compte du fonctionnement systémique du processus de lisibilité. Pour un récit donné, la construction de sa lisibilité est fonction d'une certaine norme textuelle et des écarts à cette norme, et nécessite l'utilisation des procédures d'analyse sémiotique.

Parmi les composantes de la lisibilité sémiotique, le personnage comme acteur discursif, joue un rôle essentiel. Il peut être analysé sémiotiquement comme signe, comme signification.

Le statut sémiotique du personnage

La sémiotique considère « le personnage comme un signe ». Le personnage n'est donc pas analysé d'un point de vue psychologique, voire psychanalytique ou d'un point de vue dramatique. C'est son fonctionnement textuel qui est prioritaire, même sur sa littéarité, c'est-à-dire sur les critères culturels et esthétiques de sa caractérisation.

En sémiotique, d'après Hamon (1977 : 121-122), il existe trois grands types de signes : 1) les référentiels qui « renvoient à une réalité du monde extérieur [...] ou à un concept [...]. Ils font tous référence à un savoir institutionnalisé ou à un objet concret appris » ; 2) les déictiques ou les embrayeurs, c'est-à-dire les traces de la présence de l'auteur, du lecteur ou de leurs porte-paroles (énoncé/énonciation) ; 3) les anaphoriques qui participent des isotopies discursives.

À partir de ces trois grands types de signes, Hamon (1977) reconnaît l'existence de trois catégories de personnages : une catégorie de personnages-référentiels ; une catégorie de personnages-embrayeurs ; une catégorie de personnages-anaphores. Ici, c'est le personnage-référentiel qui nous intéresse, catégorie comprenant les personnages historiques, mythologiques ou sociaux.

Tous renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés, et leur lisibilité dépend directement du degré de participation du lecteur à cette culture (ils doivent être appris et reconnus). Intégrés à un énoncé, ils serviront

essentiellement « d’ancrage » référentiel en renvoyant au grand Texte de l’idéologie, des clichés, ou de la culture ; ils assureront donc ce que R. Barthes appelle ailleurs un « effet de réel » (Hamon, 1977 : 122).

Le personnage-référentiel a donc une fonction d’ancrage réaliste aidant à la construction de l’illusion réaliste. Conséquemment, il supporte l’acceptabilité du texte, c’est-à-dire sa lisibilité ou non, sa cohérence ou non, sa vraisemblance ou non (Reuter, 1988).

Par ailleurs, le personnage renvoie à un signifié lui conférant un « sens » (Hamon, 1977 : 125). En tant qu’objet sémiotique, en tant qu’unité de signification, le personnage possède une « étiquette sémantique » qui n’est pas une « donnée » a priori, et stable, qu’il s’agirait purement de reconnaître, mais une construction qui s’effectue progressivement, le temps d’une lecture, le temps d’une aventure fictive » (Hamon, 1977 : 126). Il est donc à la fois le produit « d’un effet de contexte (soulignement de rapports sémantiques intratextuels) et d’une activité de mémorisation et de reconstruction opérée par le lecteur » (p. 126). Cette notion de contexte peut être élargie « à tout le texte de l’Histoire et de la Culture » (p. 126). Ainsi, le rôle d’un personnage historique dans le récit est « éminemment prévisible [...], dans la mesure où ce rôle est déjà pré-déterminé dans ses grandes lignes par une Histoire préalable déjà écrite et fixée » (p. 126).

Cette « relative fixité du nom (et du « rôle », déjà fixé par l’histoire, du personnage transformé en destin) » est un facteur de lisibilité, sans toutefois exclure du nom « une certaine fonctionnalité narrative originale à l’œuvre » (Hamon, 1977 : 127). Ces noms historiques, mythologiques ou sociaux « demandent à la fois d’être reconnus (ils font alors appel à la compétence socio-culturelle du lecteur) et compris (reconnus ou pas, ils entrent dans un système de relations internes construit par l’œuvre) ».

Le personnage-référentiel dans *Le roman d’Agatha*

Nous avons construit une représentation de la lisibilité sémiotique d’un roman de littérature de jeunesse, de type sériel, *Le Roman d’Agatha*

d'Yves Arnau¹ (1989), qui est une parodie de roman policier. Pour identifier la catégorie des personnages-référentiels, nous allons uniquement nous attarder aux quatre personnages principaux : Edgar Allan (le détective), Ben Saïda (son assistant détective), Agatha Grisly (la romancière) et Alfred Thicock (le valet de chambre).

Comme nous le constatons, au regard de la catégorie des personnages-référentiels, les personnages du *Roman d'Agatha* sont d'abord des personnages sociaux : le détective, l'assistant détective, la romancière, le valet.

Les personnages peuvent aussi être analysés à partir de leur signifié. La construction du personnage en tant qu'unité de signification est d'importance en lisibilité (Hamon, 1977). De ce point de vue, certains personnages du *Roman d'Agatha* portent une étiquette sémantique culturelle, voire historique.

Ainsi, Edgar Allan réfère bien sûr à Edgar Allan Poe, célèbre pour le monde fantastique et morbide qu'il a créé, mais aussi pour ses constructions para-logiques. Sans que cette filiation rende prévisible le rôle d'Edgar Allan dans le récit, elle prédétermine cependant le caractère paradoxal du personnage et ses erreurs de jugement, que nous retrouvons tout au long du récit.

Alfred Thicock renvoie au cinéaste Alfred Hitchcock et à ses films à suspense. Le premier portrait que l'on a du personnage avec « sa mine inquiétante », « son regard soupçonneux », « sa barbe noire taillée en pointe », qui plus est, campé dans un décor lugubre (manoir, orage, éclairage aux bougies), tente d'installer un sentiment d'attente angoissée (p. 32-36). Ce suspense, lié au personnage du valet, se trouve en quelque sorte conforté quand le nom du personnage, soit Alfred Thicock, est révélé quelques pages plus loin (p. 41).

Le nom d'Agatha Grisly est bien entendu associé à celui d'Agatha Christie. La parenté entre les deux est cette fois explicitement exposée par l'énonciateur. L'allusion au personnage historique d'Agatha Christie rend le rôle de romancière, et plus précisément d'auteure de romans policiers, endossé par Agatha Grisly, éminemment prévisible. Même son personnage de détective, « le célèbre Ulysse Rhubarbe » (p. 68), n'est pas sans évoquer le non moins célèbre Hercule Poirot.

1. Arnau, Yves. (1989). *Le roman d'Agatha*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre. Coll. *Les aventures d'Edgar Allan*, détective.

Ce procédé, qui consiste à utiliser des noms propres dérivés de noms propres historiques ou culturels, et qui sert à la fois d’ancrage référentiel et de sous-entendu implicite à des rôles prédéterminés, est un facteur de lisibilité (Hamon, 1977). Ces noms exigent cependant d’être à la fois reconnus par le lecteur – ils font appel à sa compétence culturelle, voire intertextuelle – et compris, c’est-à-dire intégrés au système de relations inhérent au texte et construit par lui.

En outre, l’étiquette, dans *Le roman d’Agatha*, se caractérise par sa motivation, puisque le signifié du personnage est étroitement lié au signifiant. D’une part, les noms de plusieurs personnages sont historiques et culturels, tel que nous les avons identifiés antérieurement. D’autre part, l’étiquette que reçoit Ben Saïda, le jeune assistant détective, si elle n’est pas liée à un nom historique, est toutefois culturellement motivée puisque « Saïda » renvoie à une ville d’Algérie ou du Liban et que « ben » signifie « fils de » en arabe. L’étiquette « Ben Saïda », avec sa résonance arabe, de presque vide au départ, va s’étoffer tout au long du récit. Ben Saïda se révèle effectivement comme étant un jeune berbère orphelin, et la langue qu’il utilise à travers tout le récit, avec grand renfort de cataphores et d’anaphores, est là pour témoigner de son origine. La motivation de l’étiquette fournit au lecteur un horizon d’attente qui va lui permettre de prévoir le personnage. Elle est donc aussi un facteur important de lisibilité discursive, en autant qu’elle interpelle la compétence culturelle du lecteur.

Le personnage-référentiel est donc tributaire d’un effet de contexte rendant son rôle dans le récit tout à fait prévisible. Sa lisibilité est fonction, d’une part, de l’écart entre le personnage-référentiel tel que révélé par l’œuvre et une certaine normalité admise, liée à cette même composante. D’autre part, pour le lecteur, sa lisibilité est tributaire de l’écart entre les habiletés qu’exige l’œuvre et la compétence culturelle individuelle. Entre autres, ici, avec *Le Roman d’Agatha*, les références aux personnages sociaux, aux personnages historiques, la motivation de leur étiquette ont un sens fixé par une culture à laquelle le lecteur empirique doit participer pour que la lecture ait lieu.

C’est l’analyse sémiotique qui va mettre en évidence les écarts à la norme, qui confèrent au texte des difficultés. Le processus de lecture ne pourra donc se réaliser pleinement qu’avec un travail pertinent sur ces mêmes difficultés, avec l’aide de l’enseignant, par exemple. Le lecteur empirique devient alors l’opérateur de cette organisation textuelle par laquelle le texte devient lisible, en produisant du sens, de la signification.

Cependant, le statut sémiotique du personnage déborde le seul personnage-référentiel. Par sa triple distinction de personnage-référentiel, de personnage-embrayeur et de personnage-anaphore, par les liens privilégiés qu'il entretient entre l'actant et l'acteur, par les rôles actantiels et thématiques qu'il supporte, par son signifié et par son signifiant qui le représentent, le prennent en charge et le nomment, par la correspondance entre le héros et les valeurs admises d'une société, par sa position privilégiée de porteur de redondance, par la relation qu'il entretient avec la description, par son rôle de support évaluatif, le personnage apparaît comme un élément incontestable de lisibilité et de cohérence du récit fictionnel.

Étant donné que le personnage « est autant une reconstruction du lecteur qu'une construction du texte » (Hamon, 1977 : 119), on peut alors proposer aux élèves des activités de lecture et d'écriture sur le personnage. En effet, la théorisation autour du personnage ouvre des perspectives didactiques aussi bien pour l'analyse du récit que pour la classification des personnages ou pour leur production (Reuter, 1988).

Conclusion

Dans une perspective sémiotique, la didactique de la littérature au primaire et au secondaire, dans l'acte de lecture, s'intéresserait donc aux mécanismes du texte, aux conditions de lisibilité qui y sont insérées, conditions essentielles à cette pratique pour qu'elle puisse se réaliser. Dès lors, l'élève, se concentrant sur ces mécanismes, entre autres, sur celui du personnage-référentiel, devient disponible à l'organisation textuelle. Le texte devient alors lisible.

Dans une telle optique, les enseignants pourraient proposer des textes plus complexes aux élèves, soit dans leur structure, soit dans les compétences exigées, en travaillant sur l'un ou l'autre aspect. Une telle didactique de la littérature replacerait le texte littéraire au service de la langue, et permettrait aux auteurs de s'éloigner des seules conditions de réception de leur œuvre, œuvre de laquelle ils ont évacué toute ambiguïté, toute lecture plurielle. La littérature de jeunesse retrouverait alors toute sa liberté.

Bibliographie

- BARTHES, R. (1968), « L'effet de réel », dans *Communications* 11. Paris, Éditions du Seuil. [Republié dans *Littérature et Réalité*, sous la dir. de R. Barthes, L. Bersani, P. Hamon, M. Riffaterre et I. Watt, p. 81-90. Paris, Éditions du Seuil, 1982].
- BOURQUE, G. (1986), « La matérialisation du lisible », *Protée* 4 : 1-2, p. 89-108.
- (1990), « Des mesures de lisibilité », dans *L'actualité de la recherche en lecture*, sous la dir. de Jean-Yves Boyer et Monique Lebrun, Montréal, Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences, p. 137-160.
- ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, ou la Coopération interprétative dans les textes, narratifs, traduit par Myriem Bouzaher. Paris : Grasset, coll. « Figures », 1985.
- GREIMAS, A. J. (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris : Larousse, [Réédition Paris : Presses Universitaires de France, 1986].
- HAMON, P. (1974), « Note sur la notion de norme et de lisibilité en stylistique ». *Littérature* 14 (mai 1974), p. 114-122.
- (1977), « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, sous la dir. de G. Genette et T. Todorov, Paris : Éditions du Seuil, p. 115-180.
- (1982), « Un discours contraint ». *Littérature et Réalité*, sous la dir. de R. Barthes, L. Bersani, P. Hamon, M. Riffaterre et I. Watt. Paris : Seuil, p. 119-181.
- REUTER, Y. (1988), « L'importance du personnage », *Pratiques* 60 (décembre 1988), p. 3-22.
- SORIN, N. (1996), « La lisibilité dans le roman pour enfants de 10-12 ans par une analyse sémiotique des textes ». Thèse de doctorat, 2 vol. Université du Québec à Montréal.